

L'homo faber condamné à l'extraordinaire ?

Le propre de l'homo faber est d'être capable d'imaginer des procédés, des techniques, de pouvoir créer des choses qui ne sont pas données par la nature, qui n'existent pas dans la réalité. C'est parce que l'homme a l'esprit aventureux, parce qu'il imagine au-delà de ce qu'il voit, parce qu'il ne se contente pas de l'ordinaire, qu'il a évolué, progressé, inventé ces techniques sophistiquées, ces objets fabuleux qui font que l'extraordinaire fait partie de notre quotidien.

L'homme condamné à dépasser son état naturel

L'homme est un animal, mais de tous les animaux il est le plus nu, le plus faible, le plus désarmé : le petit de l'homme naît « immature » (le cerveau n'est pas achevé à la naissance), totalement dépendant, à la merci de son environnement. Privé des réflexes de survie qui assurent à toutes les autres espèces animales une autonomie rapide, le nouveau-né humain a longtemps besoin de ses géniteurs. De surcroît, dans la lutte pour la vie, l'homme n'a objectivement aucune chance. Il n'est pas fort, pas rapide, pas coriace (sa peau est très tendre), pas doté d'armes naturelles (défenses, dents, venin, griffes, sabots) qui donnent aux autres bêtes d'incontestables avantages. Dans une telle situation, que faire ? Fuir, ruser, inventer, trouver des moyens pour pallier son manque de forces, sa faiblesse native. Tous les produits de la technique (de la pierre taillée aux voyages dans l'espace, de la découverte et maîtrise du feu à la plaque à induction) sont extraordinaires puisque l'invention, par définition, n'est pas dans l'ordre des choses, n'existe pas « à l'état naturel ». C'est ce qu'illustre le plan emblématique du film de Stanley Kubrick, 2001 : *L'Odyssée de l'espace* (1968), où l'on voit un homme-singe découvrir l'usage particulier que l'on peut faire d'un os. Prendre un os et s'en servir comme d'une masse, comme d'une arme pour frapper, frapper encore, et frapper toujours plus fort, c'est une utilisation singulière, impensable, a priori non prévue, mais une utilisation étrange, « anormale », qui, de fil en aiguille, va propulser l'espèce humaine dans la voie du progrès, dans les étoiles.

« Cítius, Altius, Fortius »

Les singes peuvent utiliser des choses pour s'en servir comme d'un outil. Ils savent prendre des cailloux pour casser des noix, mais là s'arrêtent leurs compétences techniques. Pour attraper une banane hors de sa portée, un singe sait fort bien se saisir d'un bâton pour essayer d'atteindre le fruit qu'il désire ; mais si le bâton est trop court, il renonce, il n'a pas de solution de rechange. Il ne sait pas inventer, penser à mettre bout à bout, à lier, d'une manière ou d'une autre, deux bouts de bois pour obtenir un grand bâton. Ce qui le différencie l'homme du singe (qui dispose aussi de mains dont il se sert pour saisir, manipuler, pétrir), c'est qu'il peut faire une massue d'un caillou (en liant la pierre et un bout de bois), c'est qu'il a développé « la faculté de fabriquer les objets artificiels, en particulier des outils à faire des outils, et d'en varier indéfiniment la fabrication » (Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, 1907). C'est grâce à cette « faculté de fabriquer » toujours plus d'objets artificiels à partir d'autres objets artificiels que l'homme a pu concrétiser ses impossibles rêves. Pouvoir voler, se déplacer vite et sans peine, communiquer à distance sont les plus vieux fantasmes de l'humanité, et ce n'est donc pas un hasard si la révolution industrielle s'est traduite par une extraordinaire révolution dans les transports (bateau à vapeur, train, automobile, avion) et les communications (le télégraphe, le téléphone, les télécommunications, permises par les satellites ...) Depuis toujours l'homme a voulu aller plus vite, plus haut, être toujours plus fort. Il est évident que, dans tous les domaines, les appareils, les outils à sa disposition sont de plus en plus puissants, performants, efficaces. Concrètement, le progrès conduit à l'invention et à la production en série de machines, d'objets objectivement fabuleux, au point même que ce qui « dépasse l'imagination » ne se trouve nullement dans les romans ou les films, mais dans la réalité même. Le réel en effet est bien plus étonnant, imprévisible, inouï, extraordinaire, que tout ce que l'on peut trouver dans les contes merveilleux, les utopies, la science-fiction et la fantasy en général.

Le réel est ce qu'il y a de plus extraordinaire

L'histoire des hommes est faite de ruptures, de fractures, que rien ne laisse prévoir, qui sont toujours des surprises, des événements inouïs. Quel penseur pour anticiper la Révolution française de 1789 ? Quel romancier a jamais songé à inventer un prodigieux personnage qui, parti de rien, serait devenu empereur des Français et aurait placé quelques uns de ses proches sur plusieurs trônes d'Europe ? Napoléon est un super-héros inimaginable avant sa venue sur terre, «en chair et en os». Dans le domaine des progrès scientifiques et techniques, innombrables sont les avancées, les découvertes qui apparaissent comme des miracles parce qu'elles prennent de court les esprits, empruntent des voies inattendues, conduisent à des créations spectaculaires et imprévisibles. Aucun génie, aucun utopiste (et il y en a eu beaucoup) des siècles passés n'a jamais imaginé la télévision, le téléphone portable, et encore moins Internet (une invention impensable, démentielle, complètement « dingue » quand on y pense), la libération des mœurs ou «la révolution des femmes» au XX^{ème} siècle. C'est d'ailleurs pourquoi la science-fiction, qui s'écrit à partir d'un état de la science à un moment donné, se trouve largement invalidée par ce qui arrive ensuite, et qui, de fait, déjoue les pronostics, échappe à toute prédiction. Cette impossibilité de prévoir les composantes d'une société future, ce défaut majeur du roman dit d'anticipation vaut évidemment pour toute prospective. Les démographes peuvent dire, sans beaucoup se tromper, combien il y aura de Français en 2030, mais pas quels seront les métiers de ces Français, parce que les découvertes technologiques, par définition, se jouent des programmations, sortent toujours de l'ordinaire. L'avenir imaginé n'est jamais au rendez-vous parce que le réel est toujours plus sidérant, étonnant, fantastique, fou, que ce que l'on peut imaginer.

Progrès et banalisation de l'extraordinaire

Pour la génération de l'avant-guerre comme pour les « baby-boomers », l'entrée dans la société de consommation a été vécue comme une entrée dans un monde merveilleux, et elles ont encore le souvenir de leur étonnement devant l'arrivée en masse des biens de consommation, devant l'apparition de la machine à laver, de la voiture, du réfrigérateur ou de la télévision. Pour la « génération Y » (les « digital natives » : les enfants contemporains de l'ordinateur, nés avec un clavier sous les doigts), tout ce qui a pu sidérer, émerveiller leurs parents, c'est du passé. Aujourd'hui, la voiture, la télévision, Internet, le portable, les réseaux sociaux, c'est banal, c'est tout ce qu'il y a de plus normal. C'est l'univers d'hier et d'avant-hier qui est inimaginable, extraordinaire : vivre sans ordinateur, sans portable, mais c'est impensable, c'est l'âge de pierre ! Quand on naît avec l'électricité et l'eau courante, quand la chaîne hi-fi, le frigo, le micro-onde, les surgelés et le portable font partie du quotidien, le caractère fabuleux de tous les apports du progrès cesse d'être clairement perçu. Les premiers pas sur la lune (21 juillet 1969) sont restés dans les mémoires, les autres vols ont été oubliés, et nul ne s'étonne plus de l'existence de tous ces satellites qui tournent autour de la terre, et dont dépend notre vie au quotidien. Et même, parce que la science ne cesse de multiplier les prouesses, on s'étonne de ce qu'elle ne puisse pas tout. C'est ainsi que la médecine a réalisé de tels progrès que l'on attend d'elle toujours plus de miracles, que l'on en vient à s'étonner qu'existent encore des maladies contre lesquelles il n'existe aucun remède, que la vieillesse et la mort même ne puissent être « guéries ». Au cours des dernières décennies, les avancées (scientifiques, techniques, médicales, sociales, juridiques) ont été si spectaculaires qu'elles ont banalisé l'extraordinaire. « Un être qui s'habitue à tout. Voilà, je pense, la meilleure définition qu'on puisse donner de l'homme » (Dostoïevski) : comme l'apparition sur le marché d'appareils dernière génération, de produits nouveaux, est devenue une constante, une habitude entrée dans les mœurs, on ne s'émerveille plus de vivre dans un univers aussi prodigieux, et ce d'autant moins que les méfaits du progrès sont, eux aussi, devenus visiblement spectaculaires.